

Sébastien Charles, *Berkeley au siècle des Lumières. Immatérialisme et scepticisme au XVIII^e siècle*, Paris, Vrin, 2003, 370 p.

Hans Cova

Volume 14, numéro 2, printemps 2004

Rencontres avec Heidegger

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801270ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801270ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cova, H. (2004). Compte rendu de [Sébastien Charles, *Berkeley au siècle des Lumières. Immatérialisme et scepticisme au XVIII^e siècle*, Paris, Vrin, 2003, 370 p.] *Horizons philosophiques*, 14(2), 139–140.
<https://doi.org/10.7202/801270ar>

Sébastien Charles, *Berkeley au siècle des Lumières. Immatérialisme et scepticisme au XVIII^e siècle*, Paris, Vrin, 2003, 370 p.

Si le siècle des Lumières désigne encore, dans l'imaginaire philosophique, le triomphe de la Raison sur les superstitions et les élucubrations métaphysiques, force est de constater, à la suite de l'essai de Sébastien Charles, professeur à l'Université de Sherbrooke, que ce fameux XVIII^e siècle ne se résume point à ce «seul constat englobant» (p. 293). Ainsi, loin d'être un simple problème mineur, une simple philosophie défendue par quelques auteurs aussi obscurs qu'excentriques — cette pittoresque secte des égoïstes ! —, le scepticisme, position métaphysique héritée des apories du cartésianisme, fut l'un des thèmes essentiels des penseurs des Lumières, prônant, pour la plupart, une conception sensualiste de la connaissance — conception qui nécessitait somme toute l'existence du monde extérieur, devenue problématique depuis l'écroulement de la cosmologie renaissante : «Comment fonder une théorie de la connaissance matérialiste si les sens sont incapables d'atteindre autre chose que de purs et simples phénomènes?» (p. 20).

L'empirisme matérialiste eut donc deux adversaires de taille : le *scepticisme* version pyrrhonienne — qu'il importe de différencier du scepticisme méthodique (épistémologique) d'un Diderot par exemple —, dont le *solipsisme* (où l'être pensant représente la seule réalité) est l'une des variantes les plus pernicieuses, et l'*immatérialisme*, cette doctrine qui, distincte de l'incorporalisme (où l'existence des corps est niée), érige les esprits en unique source de nos sensations; cette conception gnoséologique fait ainsi de la perception l'unique gage de l'existence des choses : *être, c'est être perçu, ou percevoir*.

On comprend d'ores et déjà en quoi la figure de Berkeley, père de cette ontologie spiritualiste, fut la cible idéale des Lumières, jusqu'à en faire l'incarnation maléfique de l'égoïsme. Souvent tronquées ou de seconde main, les lectures de Berkeley ont rarement témoigné, des Jésuites aux Encyclopédistes, d'une impartialité sans reproche : si les premiers considéraient la pensée de l'évêque de Cloyne comme une attaque au dogme de la Transsubstantiation ou encore une forme possible d'athéisme, les seconds y voyaient plutôt une embûche supplémentaire — dans les écrits de Voltaire notamment — à leur épistémologie empiriste. Fallacieusement confondues à l'occasionnalisme de Malebranche, bouc émissaire par excellence, l'originalité et la fécondité de la pensée de Berkeley furent malheureusement galvaudées par des penseurs, plus imbus de critique que d'objectivité. (D'ailleurs, les deux philosophes ne se rejoignaient pratiquement que sur la soumission «de l'ordre naturel à la causalité divine» (p. 78) et sur la critique du concept de matière; l'«occasionnalisme» de Berkeley, loin de s'étendre aux esprits, se limitait aux seuls phénomènes naturels.)

Et tel est l'angle choisi par S. Charles dans son essai : recenser les différentes réceptions, erronées ou malhonnêtes, de l'œuvre de l'Irlandais au XVIII^e siècle pour en dégager cette préoccupation délaissée par l'histoire des idées, à savoir cette volonté d'en découdre avec le scepticisme radical; «parce que les penseurs des Lumières partagent à peu près tous une épistémologie empiriste, parce qu'ils acceptent la distinction entre qualités secondes et premières, (alors que l'ontologie berkeleyenne les assimile à la perception, l'étendue, essence de la chose matérielle, ne pouvant se présenter sans ses autres qualités sensorielles,) et parce qu'ils doivent faire face à la question du songe en philosophie» (p. 294), la réfutation — par le sens commun — de l'immatérialisme et de l'égoïsme (et son supposé défenseur) s'imposait comme une tâche nécessaire.

Faisant preuve d'une grande érudition, l'auteur du présent ouvrage laisse peu de place

aux oublis; traversant le siècle de bout en bout, des condamnations spé cieuses des Jésuites (jugés comme les principaux responsables de la mécompréhension de l'œuvre berkeleyenne sur le Continent) jusqu'au probabilisme «fin de siècle» d'un Brissot ou d'un Condorcet, en passant par les Encyclopédistes, S. Charles témoigne d'une connaissance approfondie des enjeux et des problèmes qui taraudaient les grands esprits de ce siècle.

Et pourtant, c'est peut-être justement ce que l'on peut lui reprocher : cet autre versant de la pensée critique cède rapidement le pas à une présentation successive d'auteurs qui se sont plus ou moins intéressés (trop souvent par l'entremise de comptes rendus) à l'immatérialisme de l'évêque de Cloyne — présentation où l'exhaustivité a valeur d'argumentation et de démonstration. De plus, sans véritable présentation de la conception berkeleyenne — S. Charles se contentant d'en disperser ponctuellement quelques bribes —, la lecture devient quelque peu répétitive et laborieuse. La nouvelle perspective promise dans l'introduction s'en trouve malheureusement réduite.

Un essai réservé aux spécialistes et aux fins connaisseurs de Berkeley.

Hans Cova
Étudiant à la Sorbonne